
Gaston Vasseur, savant géologue et protohistorien (1855-1915)

Philippe BOISSINOT

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/dam/2077>

DOI : 10.4000/dam.2077

ISSN : 1955-2432

Éditeur

ADAM éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 267-285

ISBN : 2-908774-22-4

ISSN : 0184-1068

Référence électronique

Philippe BOISSINOT, « Gaston Vasseur, savant géologue et protohistorien (1855-1915) », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 33 | 2010, mis en ligne le 20 octobre 2013, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dam/2077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.2077>

Gaston Vasseur, savant géologue et protohistorien (1855-1915)

Absent du récent *Dictionnaire biographique d'Archéologie* (Gran-Aymerich 2001), alors que ses contemporains provençaux M. Clerc (1857-1931) et H. de Gérin-Ricard (1864-1944) y figurent en bonne place, Gaston Vasseur paye sans doute là son goût peu marqué pour les honneurs et son engagement partiel – dilettante à ses débuts, comme il le reconnaissait volontiers – dans la discipline archéologique¹. Pourtant, plus que tout autre dans l'embryonnaire Protohistoire méridionale, il incarne la figure du savant probe et scrupuleux, expérimentateur dans ses méthodes et prêt à s'en remettre au savoir des autres chaque fois que le sien trouve ses limites. Profondément affecté par les fraudes qui ont entaché la discipline en ce début du XX^e siècle (Vayson de Pradennes 1932), il a mis toute son énergie dans une œuvre solidement argu-

mentée, avec des documents extraits de ses propres mains et soigneusement publiés – les erreurs qu'il faut désormais mentionner sont avant tout celles de savants collaborateurs, tel E. Pottier qui vieillissait quelque peu les céramiques ioniennes. Ses élèves qui se sont faits hagiographes à l'occasion de ses funérailles (Blayac 1917 ; Répelin 1916) ajoutaient qu'il était perfectionniste, patient mais également obstiné dans ses recherches, avec «*ce doux entêtement de ceux qui ont raison et qui le savent*» ; on imagine volontiers la curiosité d'esprit et la sagacité dont ils parlent dans les quelques portraits conservés (fig. 1). Il fut pour eux un professeur enthousiaste, suscitant autour de lui un véritable esprit de recherche, bien loin du caractère hautain de quelques grands serviteurs de la République des Lettres.

Destiné à la carrière de notaire par une famille bourgeoise parisienne, il dût son orientation vers les Sciences Naturelles à un séjour thérapeutique dans les environs d'Hyères où il ramassa ses premiers minéraux et fossiles. Une partie des siens décimée par la maladie, il bénéficia des leçons à domicile d'un précepteur et des soins attentifs d'une mère-veuve prête à abandonner les ambitions sociales pour lui projetées. Élève brillant et précoce, il put réaliser sa vocation naturaliste dans les meilleures conditions. À onze ans seulement (1866), il publiait déjà huit pages d'observations dans ses *Trois jours à travers champs dans l'arrondissement de Lisieux* ; puis, fréquentant les grands laboratoires de la capitale, il multiplia les découvertes paléontologiques dans le Bassin parisien et la Bretagne principalement. Son retour dans le Midi est lié à sa santé fragile et à des impératifs de carrière universitaire : ne trouvant pas la place qu'il méritait dans les institutions parisiennes, trois postes lui furent proposés en province (1888) ; il choisit Marseille pour son climat, bien que Bordeaux eut été plus appropriée pour les travaux de terrain qu'il menait déjà en Aquitaine. C'est dans le laboratoire misérable où il fut nommé qu'il prit contact avec l'Archéologie. D'abord chargé d'expertise (inscription phénicienne de Marseille), il se lança ensuite dans des fouilles archéologiques (le Baou-Roux puis Teste-Nègre) et l'animation d'une société savante (*Société Archéologique de Provence*, 1902), avant d'épuiser ses forces dans la rédaction d'une magistrale synthèse, elle aussi issue de ses travaux de terrain, *L'Origine de Marseille* (1914). À sa mort à l'âge de 60 ans dans sa propriété de Bach (Lot), il menait toujours de front les deux activités archéologiques et géologiques qui l'occupaient depuis plus de douze ans.



■ 1 Portrait de Gaston Vasseur.

1. De la Géologie à l'Archéologie.

Gaston Vasseur est avant tout un homme de terrain : doué d'une grande finesse d'observation, il est aussi un maître dans l'art de dégager et de reconstituer les fossiles. Pendant ses jeunes années, dans une carrière de plâtre de Vitry-sur-Seine, en 1873, il sauve de la destruction le squelette d'un *paleotherium* – un mammifère proche des ancêtres du cheval, pour lequel Cuvier avait déjà proposé une restitution –, ultérieurement étudié P. Gervais du *Laboratoire d'Anatomie comparée*, puis exposé en bonne place dans le *Museum d'Histoire Naturelle de Paris*. Alors qu'il prépare une thèse sur les terrains tertiaires de la Bretagne (1878), il met au jour un très riche ensemble fossilifère à Bois-Gouët (Loire-Atlantique), où il dénombre 438 espèces dont 154 nouvelles

pour l'époque, magistralement photographiées selon une technique alors tout à fait novatrice, la reproduction phototypique. Il fera plus tard une autre découverte sensationnelle à Laugnac près d'Agen (1912), gisement de vertébrés qui l'occupera jusqu'à sa mort. Mais Vasseur n'est pas qu'un simple chasseur de fossiles pour le *Museum* ou d'autres collections publiques ; il excelle également dans la stratigraphie. Ses relevés minutieux, notamment celui qu'il fit pendant près d'un an avec M. G. Dolfus dans une tranchée de chemin de fer à Mery-sur-Oise (1878), où pas moins de 236 couches ont été repérées

sur cinq kilomètres, sont devenus après leur publication dans les planches du *Bulletin de la Société Géologique de France* des modèles du genre. Une telle minutie lui permit de résoudre les problèmes les plus épineux et de déjouer les erreurs d'interprétation ; il n'hésita pas alors, preuves à l'appui, à se lancer dans quelque controverse avec un collègue – on verra plus loin que le même procédé rhétorique peut être appliqué dans les discussions avec les archéologues, ce qui dénote quelque peu avec les habits de la discipline (Vasseur 1909a).

Pour G. Vasseur, les ressources de la Paléontologie et la Stratigraphie ne constituaient que des moyens pour aboutir à une synthèse finale sur la Paléogéographie de la France. Sa thèse de doctorat ès sciences, soutenue en 1881 à l'âge de 26 ans, sur *Les Terrains tertiaires de la France occidentale*, principalement centrée sur les relations entre la Bretagne et les régions limitrophes, illustre ce souci principal. L'auteur y démontre en particulier l'ancienneté de la séparation entre Angleterre et continent, les eaux marines contournant largement le massif armoricain depuis l'Éocène moyen. On comprend mieux alors l'intérêt de G. Vasseur pour la cartographie géologique, entreprise à laquelle il va consacrer une grande partie de sa vie de chercheur. En 1882, avec son cousin L. Carez, il entreprit pas moins que de redessiner la vieille carte géologique de France au 1/500000° de Dufresnoy et Elie de Beaumont, en lui donnant le support plus précis de la nouvelle *Carte d'État Major* (1818-1882) et lui associant les informations géologiques les plus récentes. En dehors des nombreux prix remportés, l'anecdote retient que ladite carte présentée en 1889 au Congrès de Berlin déplut quelque peu aux Allemands, les terrains géologiques s'étendant patriotiquement jusqu'au Rhin ! Par la suite, G. Vasseur s'attachera à la cartographie détaillée de la « morne plaine » constituée par l'Aquitaine et une partie de la région Midi-Pyrénées, secteur largement négligé par des géologues trop attentifs aux reliefs, mais qui ne

pouvait manquer d'intéresser le spécialiste du Tertiaire qu'il était : dix-huit feuilles au 1/80000^e furent au total dressées jusqu'en 1913, généralement à partir d'observations recueillies chaque année de juillet à octobre, mais, face à ce travail considérable et à son implication croissante dans l'Archéologie, la synthèse attendue ne fut jamais écrite.

En arrivant à Marseille en 1888, G. Vasseur fut quelque peu désemparé devant la pauvreté des collections constituées et le faible intérêt jusqu'alors accordé au Tertiaire provençal. Privilégiant les excursions avec ses étudiants, il enrichit les collections de fossiles et effectua quelques relevés de terrain, notamment des coupes (La Mède) qui demeurent encore de nos jours de véritables modèles de précision stratigraphique. Si les formations tertiaires du Bassin d'Aix furent d'abord privilégiées, il s'aventura aussi dans le domaine de la tectonique, opportunité offerte par les grands travaux que furent alors les tunnels du Rove et des Charbonnages de France à Gardanne. Malheureusement, la plupart de ces recherches n'ont abouti à aucune publication, le savant géologue s'investissant alors dans trop de terrains et d'activités, aussi bien en Provence que dans le Sud-Ouest.

Dès son arrivée dans la métropole méditerranéenne, cherchant des débouchés pour ses étudiants, mais voulant aussi participer de l'élan colonial national, G. Vasseur s'attacha à la création d'un Institut destiné à former des explorateurs pour les colonies françaises. Cependant, la maîtrise du projet lui échappa finalement au profit du savant pharmacien E. M. Heckel dont les élans patriotiques avaient déjà été appréciés, et qui se verra plus tard, en 1906, placé à la tête de l'*Exposition Coloniale* de Marseille (Aillaud 2002a). Il n'en continua pas moins de former des étudiants pour la réalisation de la carte géologique de l'Algérie et eut l'opportunité, grâce à l'appui de ses anciens élèves, de mettre en place le *Service Géologique d'Indochine* (1894). À la mort de l'éminent naturaliste A.-F. Marion en 1900, qui, lui aussi, mais dans sa jeunesse seulement, s'était intéressé à l'archéologie provençale (Marion 1867), la succession de la direction du *Musée d'Histoire Naturelle de Marseille* lui fut proposée ; probablement pour services rendus, G. Vasseur ayant été fort habile dans le rachat de la collection Matheron – un autre naturaliste provençal récemment disparu (1894) – laquelle risquait de quitter le territoire national. Acceptant la direction et s'entourant de deux fidèles (Répelin et Laurens), il réorganisa et compléta entre autres les collections de minéralogie de l'institution marseillaise du Palais Longchamp.

Mais revenons un instant en arrière puisque le premier contact – avéré par l'historiographie – de G. Vasseur avec l'Archéologie date de 1891, trois ans après son arrivée à Marseille : cette année-là, le congrès annuel de l'*Association Française pour l'Avancement des Sciences* se tient dans la ville et notre géologue y présente un communication « *Sur l'origine de l'inscription phénicienne de Marseille* ». Les résultats ne sont pas publiés dès l'abord – sans doute G. Vasseur n'avait-il pas fait parvenir son travail avant la date fatidique du 1er novembre mentionnée dans le titre VII du règlement –, mais nous en connaissons le contenu grâce à un article posthume du *Bulletin de la Société Archéologique de Provence* (Vasseur 1916†) reprenant un extrait de 1892, et surtout, à partir du manuscrit même de l'auteur publié par les soins de l'abbé Chaillan, son exécuteur testamentaire scientifique en quelque sorte (Vasseur 1921†). L'inscription en question avait été découverte en 1845 par un entrepreneur s'attelant à la démolition d'une habitation près de la cathédrale de la Major. Elle comportait 21 lignes en phénicien, promptement interprétées par l'abbé Bargès (1847), sommité locale et professeur d'hébreu à la Sorbonne, comme un tarif à l'usage des prêtres de Baal, honoré comme un dieu de la fertilité au Proche-Orient ; les meilleurs spécialistes pensent maintenant qu'il s'agit plus exactement des redevances dues aux dits prêtres selon la nature des sacrifices dans le cadre du temple Baal Saphon de Carthage précisément (Delcor 1990). Or, au XIX^e s., se posait encore la question d'une possible origine phénicienne Marseille (Castanier 1893 ; 1896), ou encore, de l'existence dans la ville ancienne d'une éventuelle communauté de même origine. Il fallait alors pour trancher trouver la provenance de la pierre gravée. Un géologue fut dépêché, M. Dieulaufait de la faculté des Sciences de Marseille, le prédécesseur de G. Vasseur à la même chaire, lequel reconnut après maintes analyses chimiques (analyse spectrale) que la pierre n'était pas locale et qu'elle pouvait être comparée à celle d'une seule stèle provenant de Carthage et conservée au Louvre. Insatisfait par la démonstration, le professeur nouvellement nommé reprit le dossier à partir d'une autre méthode, l'observation au microscope des lames minces des mêmes pierres. Car, selon lui, « *des roches de cette nature et de composition identique dans le détail, ont très bien pu se déposer dans des régions différentes et à diverses époques. À mon avis, l'étude d'un calcaire ne peut être faite que géologiquement et par conséquent, s'il est possible, avec les lumières de la Paléontologie* » (Vasseur 1921†, 218) – un débat qui n'est pas sans rappeler celui tenu il y a peu dans les colonnes de cette revue à propos de l'analyse céramique ! Ses résultats ne sont guère différents de ceux de son prédécesseur, à ceci près que toutes les

stèles puniques du Louvre – et non pas une seule – sont faites de la même pierre, certainement un calcaire créta-cé avec foraminifères des environs de Carthage. Mais, pour Vasseur, ses propres arguments sont « irréfutables » et le conduisent, après observation de l'aspect général de l'inscription dépourvue de traces de séjour sous-marin, d'abandonner l'hypothèse d'un lest de navire pour privilégier celle d'un transport destiné à une éventuelle communauté carthaginoise de Marseille. Les spécialistes actuels de Marseille antique ne sont guère enclins à le suivre sur ce dernier point (Rothé, Tréziny 2005, 754, n° 392*); mais cela mériterait d'être explicité.

La deuxième expertise mobilisant son savoir-faire de géologue a été menée dans le cadre de ses propres fouilles du Baou-Roux, sur lesquelles nous allons revenir. Dès l'exposé des premiers résultats, il note que « *la terre qui nivelle les aspérités rocheuses du plateau ne paraît guère dépasser deux mètres d'épaisseur. On ne peut douter qu'elle ait été en majeure partie apportée par les anciens habitants, car elle renferme des fossiles variés appartenant aux diverses formations argileuses et marneuses qui affleurent dans la plaine, au pied des escarpements (Aptien, Valdonnien, Fuvélien, Bégudien, Rognacien, terre des marais renfermant la *Limnoea palustris* et le *Planorbis submarginatus*)* » (Vasseur 1903, 86). Ce constat n'est cependant relié à aucune pratique sociale (architecture), procédé fréquent chez Vasseur, chez qui l'interprétation des faits humains tourne généralement court. Nous savons maintenant que ces indices doivent être interprétés comme des résidus de matériaux de terre utilisés dans les constructions protohistoriques (Boissinot 1984). Le fouilleur n'a sans doute pas eu la chance de mettre au jour des portions de briques bien conservées dans ses sondages – nous avons d'ailleurs noté dans les années 1980 qu'elles étaient très inégalement présentes sur l'ensemble du site. Il reconnaîtra plus tard ce type de matériau en terre crue parmi les vestiges bien conservés de Teste Nègre, mais se trompera sur sa mise en œuvre, évoquant des « *blocs d'argile grise (terre d'alluvion), régulièrement taillés* » (Vasseur 1908, 304), plutôt qu'un sédiment moulé. Il faudra cependant attendre le séminaire de C. Goudineau puis la table ronde organisée par J. Lafargues en 1983, pour que ces questions soient de nouveau envisagées par les archéologues !

La troisième expertise concerne des céramiques mises au jour selon des conditions mystérieuses dans la nécropole marseillaise du Bassin de Carénage en 1831 (Vasseur 1911b). Il s'agit plus précisément de vases grecs de « style géométrique » conservés au Musée Borély de Marseille (Froehner 1897, 335, n°s 1928 à 1930), dont la présence pouvait

paraître étonnante dans des sépultures d'époque plus tardive. En effet, G. Vasseur, devenu fin connaisseur des productions céramiques après son expérience archéologique du Fort Saint-Jean, ne pouvait manquer de reconnaître dans le mobilier des éléments principalement postérieurs au III^e s. av. J.-C.² et s'étonner du voisinage des dits vases. Mais, c'est grâce à l'observation précise de l'aspect des objets qu'il pu définitivement trancher la question : sur le premier, la présence d'un encroûtement siliceux étranger au contexte calcaire du dépôt ; sur le second, les traces évidentes d'un séjour dans la mer (test d'huître) ; sur le dernier enfin, une étiquette mentionnant sa découverte, deux années après la fin des excavations du Bassin. Cette rapide enquête que ne renierait pas un Sherlock Holmes lui permit d'écarter une provenance locale et de suspecter un acheminement frauduleux des vases géométriques. M. Clerc et G. Arnaud d'Agnel, dans leur publication soignée des fouilles de La Tourette, n'y avaient vu que du feu (Clerc, Arnaud d'Agnel 1904).

Quant à la méthode stratigraphique³ si vigoureusement invoquée par le géologue, – son élève G. Répelin en fait même l'argument majeur de son orientation vers l'archéologie (Répelin 1916, 9) –, on peut s'étonner qu'elle ne fut réellement appliquée que dans des cas simples. Au Baou-Roux, dans le secteur que nous avons appelé Centre-Ouest (Boissinot 1993, 340-375), celui-là même où Vasseur effectua ses fouilles (Tennevin 1972), deux niveaux principaux furent alors distingués. En dessous d'un ensemble contenant « *des éboulis de murs et des vestiges d'empierrement* », il ne reconnut qu'une « *couche terreuse de 0,20 m à 1 m, [...] principalement superposée au sol primitif, et constitu [ant] le principal gisement archéologique* » (Vasseur 1903, 86), pour laquelle une *stratification* est observée mais jamais détaillée⁴. En dehors de quelques associations de mobilier illustrant son questionnement culturaliste – nous y reviendrons –, il ne se livre à aucun moment à un inventaire couche par couche des objets découverts, comme il l'aurait fait avec les fossiles de n'importe quelle coupe géologique. Peut être la nature *terreuse* des niveaux l'a-t-elle quelque peu désemparée, le fait d'être « *en place* » (Vasseur 1903, 120) étant en soi la propriété la plus intéressante pour son propos ? Il ne s'est guère soucié non plus des relations que les « murailles » pouvaient entretenir avec les différentes couches, signe supplémentaire de ce transfert délicat des méthodes de la géologie. À Teste Nègre, un an après, la situation rencontrée est plus simple : les habitations de l'opidum, cette fois reconnues dans leur extension, reposent directement sur un le rocher ou un cailloutis venant niveler le sol (Chaillan 1917, 37), constat que les fouilleurs les plus récents ont pu de nouveau établir (Gantès 1977, 17-19). Sur

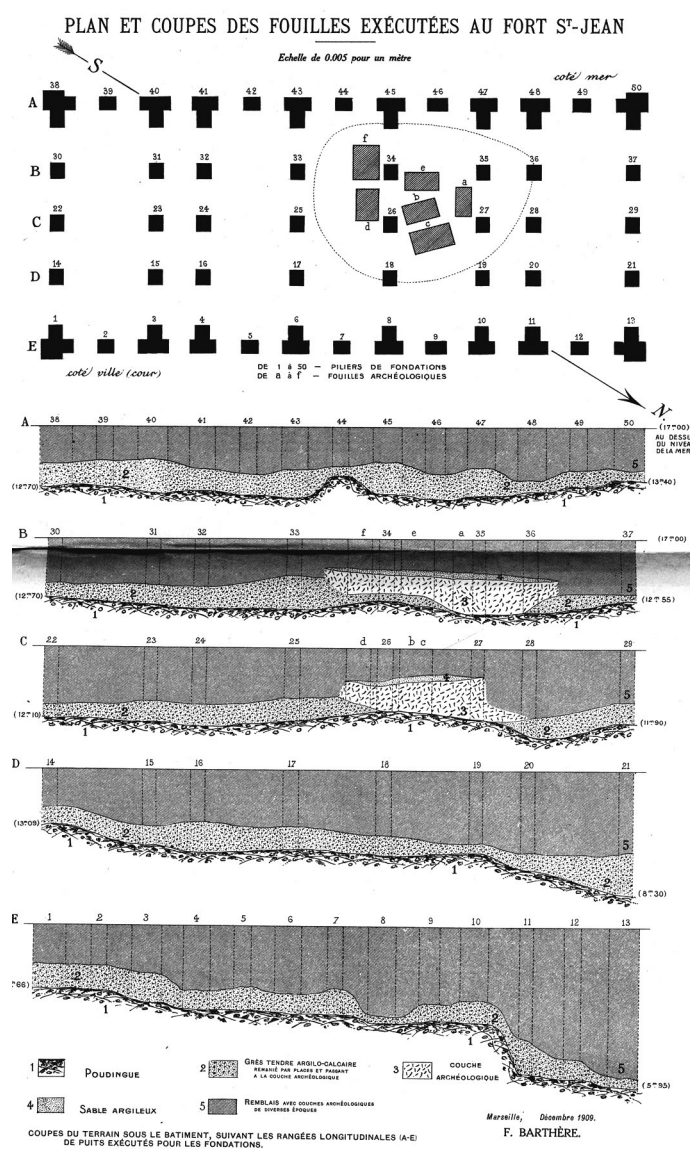
ce site encore, il a pu se livrer à l'une de ses passions de paléontologue, à savoir la restitution de vestiges fragmentés, qu'il exposera en 1906 à l'occasion du Congrès Préhistorique de Monaco. Au Fort Saint-Jean de Marseille enfin, les fouilles (1908-1909) à l'emplacement d'une caserne correspondent au travail stratigraphique le plus abouti de G. Vasseur. Pour la première fois dans son œuvre archéologique, plusieurs coupes relevées par le capitaine F. Barthère, à des fins géotechniques certes, sont publiées dans sa monographie (Vasseur 1914, pl. II) (fig. 2). Une seule *couche archéologique*, parfois qualifiée d'*assise*, a été alors reconnue sous les remblais du Fort⁵ et « *malgré les soins extrêmes apportés dans [les] observations, il n'a pas été possible d'établir des subdivisions dans cette partie du terrain* » (Vasseur 1914, 16) : on comprend l'embarras du géologue qui ne constate aucune variation sédimentologique sur les trois mètres de puissance de cette couche 3, par ailleurs riche en céramiques dont les datations s'étalent sur plus de deux siècles⁶. Notant le caractère très résiduel de la poterie, la présence de « *nombreux vestiges de cuisine* » (cendres, os, charbons, coquillages) et la nature « *organique* » du sédiment l'emballant, Vasseur l'interprète alors comme un « *dépôt de balayures provenant des habitations de la ville situées dans le voisinage* » (Vasseur 1914, 23), par la suite entaillé à l'occasion de terrassements.

2. Industries, commerce et contacts culturels : l'expérience du Baou-Roux et de Teste Nègre.

Nous n'avons aucun indice sur l'intérêt particulier qu'avait G. Vasseur pour l'archéologie avant sa nomination à Marseille en 1888. Ses liens avérés avec la discipline, nous l'avons vu, datent de l'expertise de l'inscription phénicienne et s'inscrivent dans les travaux déjà initiés par son laboratoire. Dans cette institution, certains de ses étudiants s'adonnent par « *simple distraction* » aux « *sciences préhistoriques* » (Répelin 1916, 9) et au Museum qu'il va bientôt diriger, son prédécesseur, Marion s'était déjà illustré par une note sur « *l'ancienneté de l'homme dans le département des Bouches-du-Rhône* » à l'occasion du Congrès Scientifique d'Aix (Marion 1867). Par simple contagion pourrait-on dire, mais aussi par goût pour l'innovation méthodologique, Vasseur va s'impliquer plus que de raison dans cette nouvelle « distraction », négligeant même ses publications sur le Tertiaire. Alors que l'on pouvait l'attendre sur le terrain de la Préhistoire, comme pour la grande majorité des géologues convertis à cette nouvelle discipline (A. Boué, M. Boule, Elie de Beaumont, E. Lartet...), c'est à des périodes plus récentes qu'il va s'intéresser, cherchant un « *trait d'union entre les derniers temps préhistoriques et la première période de l'Histoire* » (Répelin 1916, 9),

dans ce que l'on n'appelle pas encore communément la Protohistoire⁷.

Qui s'intéresse à cette question en cette fin de XIX^e s. en Provence ? L'un des premiers sites connus, au moins depuis le XVII^e s., est celui de Constantine (Lançon de Provence) dont le rempart est un des mieux conservés du Midi : il est dès l'abord interprété comme la résidence du roi ligure ayant accueilli les premiers Phocéens (Bouche 1664, 168-169). Entremont, près d'Aix, dont les ruines ont livré en 1817 quelques bas-reliefs explicites (Fauris de Saint-Vincent 1819), sera par la suite un des rares « *camps* » cartographié pour la *Statistique* du préfet Villeneuve (Villeneuve-Bargemon 1821-1829). L'interprétation qui est alors donnée les relègue alors dans le champ du



2 La stratigraphie et l'implantation des sondages sur le site du Fort Saint-Jean à Marseille

militaire, ces lieux fortifiés étant supposés servir au ralliement de petits chefs locaux. Peu à peu, au gré des découvertes, la Provence se couvre d'un véritable réseau de fortifications, «*camps Ligures*» mais également attribués à Marius – l'équivalent méridional des «*camps de César*» de la Gaule chevelue –, sans qu'aucune habitation (stable) ne soit réellement reconnue : comme la tradition historiographique pouvait le laisser supposer, le Ligure est d'abord conçu comme un nomade batailleur, se contentant de peu pour sa vie ordinaire. Il faudra d'ailleurs attendre les travaux de G. Vasseur pour que cette croyance soit définitivement dissipée (Boissinot 2003). Parmi ces infatigables prospecteurs des collines provençales, il faut mettre au premier plan I. Gilles (1808-1900), agronome à la retraite et inventeur de très nombreux sites protohistoriques, qui s'est livré à une véritable cartographie antique des Bouches-du-Rhône. En dépit de ses observations précises, notamment sur les objets que l'on trouve communément sur les oppidums⁸, son discours est entaché de préalables «ésotériques», qui l'ont souvent desservis auprès des sommités académiques de l'époque. Les rares monographies de sites publiées au XIX^e s. se cantonnent à des considérations générales mêlant description des ruines, vestiges découverts dans le voisinage, spéculations toponymiques et historiques : ainsi, le Pain-de-Munition à Pourrières, avec son plan en «spirale», fait-il l'objet d'un relevé et d'une description précise par le capitaine Roguet, puis par M. Tiran, qui se posent tous deux des questions sur la stratégie militaire de C. Marius (Roguet 1832 ; Tiran 1840) ; quant à La Courtine d'Oullioules traitée par C. Bottin, postier de métier et amateur de tombes préhistoriques dans les Alpes-Maritimes, elle n'a droit qu'à quatre pages sans illustration dans un mémoire qui en comporte vingt, où le devenir du peuplement est mieux renseigné par l'auteur (Bottin 1892).

Pour la Préhistoire qui a souvent été un réservoir méthodologique – tout ou presque était alors à inventer –, la région marseillaise peut s'enorgueillir d'avoir vu les premières «fouilles» de Boucher de Perthes à la Baume Rolland en 1805 ; mais, selon les dires du fondateur de la Préhistoire, il ne s'agissait en fait que de la récolte de quelques os fossiles sans intérêt scientifique (Cohen, Hublin 1989, 111). En dehors de quelques prospections superficielles, notamment dans les stations néolithiques de la plaine de Trets et à proximité d'Aix au Colombier (Marion 1867), de ramassages dans des monuments ou des cavités sépulcrales comme le tholos d'Enco-de-Bote ou la grotte Saint-Clair à Gémenos (Saurel 1877 – 1878), les premières fouilles préhistoriques ne débutèrent que dans le courant des années 1870, dans les hypogées de Fontvieille près d'Arles, sous

la direction de Cazalis de Fondouce (Cazalis de Fondouce 1873). De 1897 à 1901, E. Fournier et J. Répelin, des collaborateurs de Vasseur, explorent de nombreuses grottes, abris sous roche et stations dans la région de Marseille où ils reconnaissent entre autres des niveaux Campigiens et *Robenhausiens*, selon les classifications de l'époque, aujourd'hui oubliées. Le premier des deux savants, nommé plus tard professeur à la faculté de Besançon, utilise très largement ses compétences de spéléologue et s'attache plus particulièrement à la classification de ses découvertes, la plupart du temps sans contexte stratigraphique. Avec l'appui financier de l'*Association Française pour l'Avancement des Sciences*, il visite pas moins de 110 sites, dont 45 contiennent des restes qui intéressent le naturaliste (Fournier 1897), présentés sous forme de listes, lesquelles semblent constituer l'objectif principal du fouilleur. Le célèbre abri de la Font-des-Pigeons à Châteauneuf-les-Martigues, qui sera considéré plus tard comme une des stratigraphies les plus intéressantes du Mésolithique et du Néolithique cardial (Escalon de Fonton 1956 ; Courtin 1974), est découvert en 1899 par le second, J. Repelin, qui y effectue les premières fouilles, puis les publie avec soin dans la collection des *Annales de la Faculté des Sciences de Marseille* – qui servira aussi de support à la première monographie de Vasseur –, un relevé stratigraphique sommaire est maladroitement dessiné, mais les silex, les haches polies, les instruments en os et tessons les plus significatifs sont crayonnés avec beaucoup de réalisme et regroupés dans quatre planches remarquables (Fournier, Repelin 1901). Dans le texte, les vestiges sont d'abord présentés par catégories, avec éventuellement une précision sur leur abondance relative dans les huit couches distinguées, mais on cherchera en vain toute description niveau par niveau, l'attribution à une «grande période», le *Robenhausien* en l'occurrence, étant jugée suffisante par un auteur qui pense en termes de «grandes civilisations»⁹. Nous l'avons déjà indiqué, Vasseur ne procédera pas autrement avec sa stratigraphie du Baou-Roux.

Avant d'envisager les premières fouilles réalisées par ce dernier, examinons d'abord l'état des connaissances sur la question *ligure* en ce tout début de XX^e s., puisque ce sont les périodes à la jonction de l'Histoire qui intéressent au premier chef notre géologue. Pour se renseigner sur la problématique de l'époque, il suffit de se reporter à l'article publié en 1901 par M. Clerc (1857-1931) sur *Les Ligures dans la région de Marseille*, comme l'a fait en son temps Vasseur, lequel s'en remet en général sans ambages à l'autorité et à la compétence professionnelles de ses contemporains. Lorsqu'il rédige cette synthèse, cela fait six ans que ce brillant membre de l'Ecole Française d'Athènes

enseigne l'Histoire de la Provence à l'Université d'Aix, une des rares chaires d'histoire locale en France. Pour lui, « ... de toutes nos anciennes provinces françaises, il n'en est aucune dont l'histoire soit aussi variée, même, il faut bien le dire, aussi compliquée, c'est-à-dire en somme aussi vivante. Habitée dès les premières lueurs de l'histoire par ces populations innommées dont les grottes de Menton et les allées couvertes des environs d'Arles nous ont révélé l'existence, occupée ensuite par la mystérieuse race des Ibères, puis par les Ligures, visitée par les Phéniciens, elle est, par la fondation de Marseille et la colonisation grecque, entrée dans l'histoire alors que le reste de la future France était encore plongé dans une obscurité profonde » (Clerc 1895). L'attribution ethnique des populations anciennes fait alors l'objet de grandes discussions parmi les savants du moment (H. d'Arbois de Jubainville, A. Bertrand, E. Desjardins) qui tentent d'exploiter les maigres ressources littéraires de l'Antiquité en spéculant sur les racines anciennes des noms de lieux, les oronymes et les hydronymes étant selon eux les plus précieux guides de cette histoire régressive. Quant à l'Archéologie, M. Clerc le reconnaît sans difficultés, elle s'avère impuissante à résoudre cette délicate question de la généalogie des premiers peuples de l'Europe, d'autant plus que l'âge du Bronze préalable à ces « premières lueurs » est à ce moment là fort mal connu dans le Midi ; parce qu'en outre, on peut envisager que des groupes humains « n'aient fait que se glisser parmi les autres tribus, sans différer en rien d'elles » (Clerc 1901, 11), à l'instar des Ligures qui, pour cette raison, se distingueraient difficilement des Ibères, les autres acteurs principaux de cette histoire obscure. En dépit des critiques qu'il formule envers la synthèse simplificatrice de P. Castanier (Castanier 1893 ; 1896), – un journaliste provençal qui se montre à l'aise aussi bien dans l'érudition historique que dans l'écriture de romans « coquins » –, il associe les Ligures à l'époque de la pierre polie et les fait se maintenir jusqu'à l'arrivée des Grecs à Marseille, l'introduction du métal ayant pu se faire à l'occasion d'échanges, sans nécessiter une quelconque invasion. Ainsi n'est-il pas inapproprié de qualifier un vase de « ligure », fut-il trouvé dans les fours de la Pointe Rouge ou dans le Bassin de Carénage dans le voisinage de Marseille, s'il n'est pas grec et présente un « aspect néolithique ».

En 1903, dans sa présentation du résultat des fouilles du Baou-Roux à une quinzaine de kilomètres au nord de Marseille, G. Vasseur emploie lui aussi l'ethnique « ligure » pour caractériser des populations qui s'inscrivent dans une certaine continuité depuis le Néolithique ; il dira plus tard que le terme est employé à « titre provisoire » et pour plus de « commodité » (Vasseur 1908, 304). Pour lui, le fait

le plus remarquable consiste en la présence de silex taillés tout au long de la séquence étudiée, attestant ce « *souvenir des temps néolithiques* » (Vasseur 1903, 114) à une période où le commerce avec le monde méditerranéen *via* Marseille est déjà bien développé, comme il le démontre de façon convaincante grâce à la méthode des associations stratigraphiques. C'est finalement plus le « primitivisme » des Ligures qui l'intéresse que leur cadre de vie, dont il signale certains aspects de manière incidente : on apprend ainsi qu'il y a des « murailles », une « case en pierres sèches » et des « foyers bien délimités », mais on en ne saura pas plus. L'« industrie ligure », la céramique plus particulièrement, fait par contre l'objet de longs développements, d'un essai de classification, et surtout, d'illustrations très soignées regroupées dans quatre planches de phototypes, une présentation exceptionnelle pour des travaux qui ne relèvent pas de la Préhistoire. Mais, à l'instar de son collègue M. Rappelin, G. Vasseur ne prend pas le soin d'indiquer l'origine stratigraphique des objets, ni de livrer un décompte précis couche par couche ; il s'agit surtout d'évoquer ici un « état de civilisation ». Si on laisse de côté ces obstacles épistémologiques, on peut être frappé par la qualité des observations établies à partir d'un mobilier stratigraphique très fragmenté. Vasseur a certes bénéficié du concours des savants les plus compétents du moment, les parisiens E. Pottier et S. Reinach en l'occurrence, mais il lui revient en propre des remarques pertinentes sur la décoration des céramiques locales et la probable diffusion de techniques grecques en milieu indigène. Il est le premier à identifier la céramique *grise monochrome* appelée alors « *céramique à ornementation curviligne incisée* », qu'il ne confond, ni avec les productions catalanes – qui ne sont pas encore identifiées comme telles mais qui figurent en fin d'exposé pour une meilleure différenciation (Vasseur 1903, 103) –, ni avec les poteries « *à ornementation géométrique en relief, imprimée à l'aide de cachets* », que l'on qualifiera plus tard de *D.S.P.*, et dont il ne soupçonne cependant pas encore le caractère tardif¹⁰. En comparant les décors incisés avec ceux des poteries assurément « *ligures* », il émet l'hypothèse d'une fabrication indigène : « *Quoique ces poteries soient encore d'origine indéterminée, il nous semble possible de les attribuer à l'industrie régionale, perfectionnée dans quelque centre sous l'influence de la colonisation grecque* » (Vasseur 1903, 102) – de nos jours, nous retiendrions plutôt les formes des dits vases pour aboutir à une conclusion similaire (Arcelin-Pradelle 1984). Cette publication constitue un moment fondateur pour la Protohistoire méridionale : rien de comparable, même de loin n'existait auparavant, et désormais de nouvelles recherches vont pouvoir être menées à partir de quelques questions mieux posées, en s'affranchissant des grands débats sur

les mouvements de peuples¹¹. Si la problématique sur l'habitat n'est pas réellement établie et si les aspects évolutifs sont largement ignorés, le lien avec les faits historiques est cependant clairement exposé : bénéficiant des remarques éclairées de M. Clerc et s'appuyant sur la datation des monnaies, la présence de boulets de baliste et l'absence de vestiges romains («*poterie samienne*»), la destruction du site est justement attribuée aux campagnes militaires de Sextius Calvinus (Vasseur 1903, 116-117) – nous n'avons rien à redire à cela après trente années de recherches supplémentaires (Boissinot 1993, 2006).

Mais cette première expérience au Baou-Roux ne l'a pas complètement satisfait : sur ce site, il a subi les visites inopportunes des clandestins (Chaillan 1917, 35) et, surtout, il n'a pu se livrer au travail de reconstitution du mobilier qu'il affectionne tant, le seul susceptible de le renseigner sur la nature précise de l'«*industrie ligure*». C'est en lisant *Le Pays d'Aix*, une œuvre posthume d'I. Gilles (1900), qu'il décide d'ouvrir un chantier sur le site de Teste-Nègre aux Pennes-Mirabeau (1904-1906). Pendant longtemps, il gardera secret le lieu de ses travaux, précaution d'autant plus nécessaire que le gisement livre en quantité des vestiges restituables, appartenant à un seul niveau exploré sur une grande surface – mais probablement pas en aire ouverte, car cela n'était pas dans les «habitudes» du moment. Les vases patiemment recollés sont présentés en 1906 sous forme de photographies devant les membres de l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (Joret 1906); la même année, elles sont montrées à l'occasion du *Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques de Monaco* et font l'objet d'une communication par son inventeur (Vasseur 1908). Un fois de plus, les commentaires consacrés au mobilier occupent une place essentielle, alors que l'oppidum, grâce à une stratigraphie minimale, a pour la première fois dans le Midi livré un plan explicite, soigneusement relevé par le capitaine Barthère; d'autres que lui, J. Déchelette (1914) ou M. Clerc (1916), sauront plus tard en comprendre toute l'importance sociologique (Boissinot 2003, 385). Le projet de Vasseur est avant tout culturaliste – comme l'est d'ailleurs celui de toute la Protohistoire depuis la fin du XIX^e s. jusqu'à une date très récente (Boissinot 2005): «*Il faut espérer, en effet, que les vestiges de cette industrie, si répandus dans les oppidums de Provence, permettront de déterminer le pays qui fut occupé par les habitants ayant la même civilisation, et d'autre part, on peut entrevoir la possibilité, en procédant par comparaison, de retrouver en d'autres régions, des produits de fabrication semblables et susceptibles par ce fait, de révéler, parmi les populations de l'antiquité, les liens d'origine que l'on recherche*» (Vasseur 1908, 303). Ainsi, à partir des céramiques essentiellement, dont la pâte

est toujours «*identique à celle des poteries néolithiques*», il se propose de retrouver «*les limites qu'occupaient les Ligures de la Provence*» et, celles-ci acquises, d'un jour les confronter aux données historiques. Dans la liste des traits caractéristiques de l'«*industrie ligure*», il choisit d'éliminer désormais les silex, qui sont absents à Teste-Nègre, et qui doivent maintenant être considérés comme résiduels au Baou-Roux, oppidum occupé dès le Néolithique (Vasseur 1906b) – on le voit, le savant est toujours enclin à se remettre en cause. La deuxième différence qu'il note sur l'oppidum des Pennes est la présence de vases «*ligures*» imitant les productions grecques ou italiques, la qualification de copie étant parfois abusive, accordant trop de confiance à son informateur italien, le professeur Quagliati.

On sait que G. Vasseur considérait ses fouilles de Teste-Nègre comme l'«*œuvre capitale de sa carrière archéologique*» (Pottier 1917, 31). Après avoir interrompu ses recherches pour mener à bien les travaux d'urgence du Fort Saint-Jean à Marseille, la mort l'emporta avant qu'il ne se lance dans sa publication; nous ne disposons pour cette raison que d'un livre posthume publié grâce aux soins de l'abbé Chaillan (1917), lequel reprend en grande partie le contenu de la communication de Monaco ainsi que les remarques et propositions de datation de J. Déchelette, lui aussi disparu au même moment.

Sur ses chantiers, aussi bien au Baou-Roux qu'à Teste-Nègre, il n'est pas indifférent de noter que G. Vasseur aidé par M. Doumens, le fidèle préparateur de la faculté des Sciences (Aillaud 2002b), manie lui-même la pioche et le tamis (fig. 3) et ne fait en général pas appel à des terrassiers, comme il était de coutume à l'époque, mais aussi bien plus tard encore¹². Faute de documentation conservée (carnets, croquis, photos), il nous est impossible de restituer les stratégies de terrain. On peut tout de même supposer que les fouilles étaient effectuées en tranchées, moyen le plus approprié lorsque les fouilles sont réalisées de manière discontinue, au gré du temps libre; car, rappelons le, notre géologue se rendait dans le Sud-Ouest pendant toutes ses vacances estivales afin de faire progresser son immense projet cartographique. Ce n'est qu'après son expérience du Fort Saint-Jean qu'il pu bénéficier des compétences topographiques du capitaine Barthère qui réalisa le plan, les coupes et les restitutions de l'habitat de Teste-Nègre (fig. 4).

3. La Société Archéologique de Provence.

G. Vasseur n'est pas seulement l'auteur d'une œuvre scientifique personnelle, il est aussi l'animateur d'une société savante spécialisée dans l'archéologie, la *Société Archéo-*



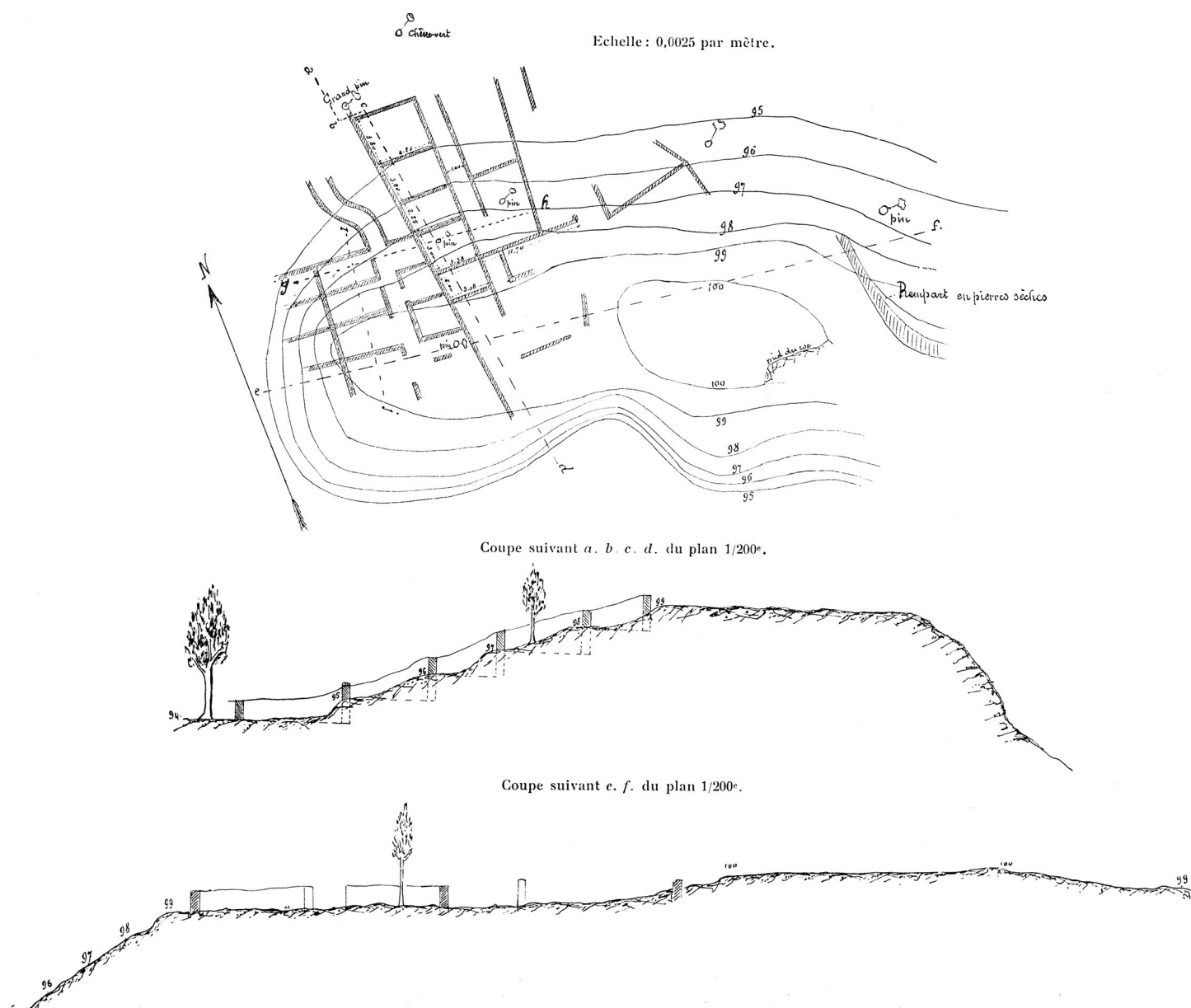
■ 3 G. Vasseur et M. Doumens au tamisage sur l'oppidum du Baou-Roux

logique de Provence (S.A.P.), publiée au *Journal Officiel* le 6 février 1904. Prenant immédiatement la suite de la *Société d'Archéologie de Marseille* créé deux ans plus tôt à l'initiative du préhistorien M. Dalloni, elle vise à « grouper un petit nombre de personnes s'occupant de l'étude des monuments et vestiges de l'Antiquité préhistorique et historique de la région », qui travaillaient jusqu'à présent de manière isolée. L'ambiance y est cordiale et l'entraide manifeste, parfaitement orchestrée par un président qui prodigue sans compter savoir et conseils méthodologiques. La postérité y verra « une phalange de vaillants pionniers, piquée d'une généreuse émulation » (Berniole 1915, 110).

Ce type de société « fraternelle » tranche quelque peu avec le style plus guindé d'institutions depuis longtemps installées dans les grandes villes provençales. Sans évoquer les différentes académies héritées de l'Ancien Régime, dans lesquelles on discourt habilement de tout et rien, il faut dire un mot de la *Société de Statistique, d'Histoire et d'Archéologie* sise à Marseille et fondée en 1827, dont les publications se voulaient comme une continuation et une mise à jour régulière de la fameuse *Statistique du département des Bouches-du-Rhône* du préfet C. de Villeneuve-Bargemon (1821-1829). Mais le projet ambitieux de traiter méthodiquement des faits sociaux, qu'ils relèvent du passé ou du présent, et dans la mesure où ils se prêtent à une évaluation numérique, tourne court malgré l'énergie dépensée par plusieurs générations d'archivistes à la tête des *Répertoire des Travaux* : la plupart des érudits lui préférèrent en effet les nouvelles sociétés aux projets plus contenus qui se créent peu à peu, relevant de la botanique (*Société d'Horticulture et de Botanique* : 1849), de la géographie (*Société de Géographie de Marseille* : 1876), des sciences physiques (*Société Scientifique Flammarion* : 1884) et... de l'archéologie.

Le fonctionnement de la S.A.P. ne diffère en rien de ce que l'on connaît dans les sociétés savantes de l'époque (Chaline 1998). Les réunions se tiennent une fois par mois, généralement le jeudi en fin d'après-midi – le même jour où les Quarante devisent sur le *Dictionnaire de l'Académie* – sous la conduite du Président, ou du vice-Président si le premier est absent ; elles sont interrompues d'août à octobre. Après examen de questions diverses (courrier et livres reçus, adoption du procès verbal des précédentes séances, admission de nouveaux membres), une ou plusieurs conférences sont prononcées, suivie d'un débat pointilleux mais amical. Le fait que le manuscrit de l'exposé soit soumis le jour même de sa présentation contribue largement à la diffusion de l'actualité archéologique. Ainsi, au fil des *Bulletins*, peut-on suivre le développement des fouilles d'H. Bout de Charlemont, un des membres les plus actifs de l'association, qui disparaîtra la même année que G. Vasseur en 1915 après avoir mené des fouilles autour d'Aubagne, dans les massifs de Marseilleveyre, de la Montagnette ou sur le site depuis longtemps connu de « *Tauroentum* » à Saint-Cyr-les-Lecques (la villa des Baumelles, selon la dénomination actuelle : Brun 1999, 639-652) ; mais le personnage est surtout apprécié pour son tempérament de poète, la sympathie qu'il inspire, plus que pour la qualité de ses fouilles, bien loin des prescriptions du Président de l'Association. La sociabilité est à son comble lorsque des personnalités d'envergure nationale viennent donner une conférence : le 13 juin 1906, E. Cartailhac évoque « *La Sardaigne préhistorique et ses rapports avec les îles voisines* », puis quatre ans plus tard, devant un public plus ravi encore, « *Nos origines et les récentes découvertes d'hommes fossiles* ». Mais pour souder les sociétaires, rien ne vaut les « *promenades archéologiques* » qui se déroulent deux dimanches par an, agrémentées de « *gais déjeuners sur l'herbe* », parfois à l'ombre des platanes : la première à Saint-Rémy et aux Baux, puis « *Tauroentum* », Gémenos, Arles, Montmajour, Fos, Grans et Salon, Saint-Gilles, La Penne-sur-Huveaune, Saint-Marcel, Aix, Vernègues, les environs de Constantine à Lançon, Marseille... Enfin, comme on le constate dans la plupart des sociétés savantes, des récompenses annuelles (diplômes d'honneur) sont décernées à ceux qui ont sauvé de la destruction des documents archéologiques.

Dès sa fondation, la S.A.P. compte 43 membres ; elle doublera presque son effectif vers 1910 pour décliner légèrement avant la mort de G. Vasseur (on en dénombre alors 78). Cet effectif correspond à celui d'un bon quart des associations, toutes disciplines confondues depuis le début du XIX^e s. (Chaline 1998), dans un département où le nombre de sociétés savantes peut être considéré comme



■ 4 Le plan et les coupes dressées par Barthère sur l'oppidum de Teste-Nègre

élevé, sauf si on le ramène à l'ensemble de la population. La plupart des archéologues actifs du département des Bouches-du-Rhône y sont, parrainés par un comité d'honneur prestigieux, recrutés dans le réseau des relations de G. Vasseur: G. Maspero, E. Pottier, S. Reinach, E. Cartailhac, C. Jullian, M. Boule, J. Déchelette et A. de Mortillet. Très habilement, M. Clerc, professeur à la *Faculté des Lettres d'Aix* et directeur du *Musée Archéologique de Marseille*, obtient le statut de Président d'honneur. Cela n'empêchera pas G. Vasseur de se livrer à son égard à un exercice oratoire exceptionnel, immédiatement publié sur deux colonnes (Vasseur 1909a), dans lequel il reprend point par point les observations de son collègue dans la *Revue des Études Anciennes* (Clerc 1909), lequel pensait

avoir vu à Teste-Nègre un site ravagé par des fouilles clandestines, alors qu'il s'agissait d'un procédé de protection des excavations que le premier voulait rendre secrètes, justement afin de se garder des fameux clandestins; les relations resteront cependant cordiales entre les deux savants à la suite de cet épisode inhabituel.

En onze années, G. Vasseur est six fois président de la *S.A.P.*, les statuts lui interdisant une réélection après deux ans de mandat; il est alors remplacé par H. de Gérin-Ricard (1906-1907 puis 1910-1911), protohistorien comme lui, quoique également intéressé par les antiquités gallo-romaines; après sa réélection, ce sera plus tard le tour de F. Magnan (1912-1913) dont le champ d'érudition relève plutôt des études médié-

vales. Notre géologue publie en tout onze contributions dans les colonnes du *Bulletin*, mais ce ne sont jamais ses propres fouilles qu'il relate dans le détail, leur préférant des monographies bien éditées, avec des planches parfois en couleur et un texte plus développé. Il évoque à plusieurs reprises les recherches entreprises par d'autres en donnant un avis d'expert, celles de Rouzaud à Montlaurès près de Narbonne (Vasseur 1905), d'A. Perret sur l'oppidum de Saint-Pierre de Vence à Eyguières (Vasseur 1915a) ou la découverte d'un trésor de monnaies au Castellas de Vitrolles (Vasseur 1915b); parfois aussi, pour signaler quelque sondage ponctuel entrepris par lui, comme par exemple au Castellet de Fontvieille, afin de résoudre le problème de la datation de la céramique «*ibérique pseudo-mycénienne*» (Vasseur 1907). Pour la période où G. Vasseur imprime sa présence (1904-1915), les communications relèvent au premier chef des périodes antiques (monde grec ou gallo-romain): 37,5% des pages leur sont consacrées; viennent ensuite les exposés sur la Préhistoire, le Néolithique principalement, avec 26% du contenu, proportion qui ne fera que décroître au fil du temps, certains collaborateurs préférant alors la publicité du *Bulletin de la Société Préhistorique de France*, lui aussi structuré selon le modèle plus ancien du *Bulletin de la Société Géologique de France*; la Protohistoire (âge du Fer ou supposé tel en ce début de XX^es.), domaine de prédilection du Président fondateur, correspond à 21,5%; enfin, avec un accroissement sensible au fil des numéros, le domaine médiéval, voire postérieur (tombes modernes), représente 11% des pages du *Bulletin*. Très peu d'articles ont des contenus plus généraux sans attachement chronologique (4%), parmi lesquels il faut noter la contribution de F. Barthère, le collaborateur de G. Vasseur au Fort Saint-Jean, maintenant administrateur colonial, étude quasi ethnoarchéologique avant la lettre sur les céramiques indigènes de Madagascar (Barthère 1915). Du point de vue géographique, les sites des Bouches-du-Rhône l'emportent avec 63,3%, on ne s'en étonnera pas vu la domiciliation des adhérents et de la société (68% vivent à Marseille et 78% dans le département en question); les autres départements de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur représentent 28,2%, il est vrai avec les récurrentes interventions du colonel de Ville d'Avray, conservateur du Musée de Cannes dans les Alpes-Maritimes – le docteur Guébhard, lui aussi membre actif, et cela dès la deuxième année, s'investira plutôt dans le programme des enceintes de la *S.P.F.*; enfin, hors région et principalement à l'occasion de conférences exceptionnelles, 8,5% des pages donnent des informations sur des contextes plus éloignés.

En 1915, l'année où G. Vasseur disparaît, la composition sociologique de la *S.A.P.* montre une diversité que l'on ne trouvait pas dans les sociétés savantes plus académiques

et plus anciennes. Si les professeurs du supérieur et les fonctionnaires territoriaux dominant, – on ne s'en étonnera pas –, si le clergé et les médecins sont bien présents, on trouve aussi dans la docte assemblée des instituteurs, et plus surprenant encore, un contrôleur des douanes, un percepteur, un commerçant... Ce constat reflète les tendances générales de ce début de XX^e s. (Chaline 1998, 170-196), mais sans doute aussi le caractère peu «conformiste» de la présidence. Rares sont ceux qui, à l'instar d'H. de Gérin-Ricard, font figure de cumulards; il est vrai que le comte aimait particulièrement les honneurs, sans dédaigner les recherches de terrain pour autant.

Rétrospectivement, les vœux méthodologiques formulés en séance inaugurale ne furent guère suivis par les acteurs de la *Société*, pas même par leur émetteur. Il faut bien reconnaître que le programme proposé par G. Vasseur était fort ambitieux pour son époque: application rigoureuse de la méthode stratigraphique, création d'un tessonier et inventaire complet des découvertes avec report précis sur la carte au 1/20 000^e de la Provence. La technique de fouille proposée par le géologue est particulièrement exigeante: «*Fouiller méthodiquement, constitue pour nous la règle capitale que nous devons conserver. Il s'agit moins de fouiller de grandes étendues de terrain que de fouiller avec un soin extrême. Des détails minimes en apparence peuvent avoir la plus haute portée, et de très petits débris offrent parfois un intérêt beaucoup plus grand que les pièces remarquables par leur beauté et leur état de conservation. Permettez-moi d'insister surtout sur la nécessité de fouiller sans mélanger les couches des divers niveaux et en ayant soin de tamiser la terre au fur et à mesure de son extraction. L'emploi d'un crible fin est indispensable pour la recherche des monnaies très petites telles que les pièces découvertes à Auriol et qui proviennent de l'Asie Mineure, et la recherche des graines qui ont servi à l'alimentation exige l'emploi d'une maille plus fine encore. Nous avons dit que le résultat des fouilles devra être consigné dans un inventaire méthodique, dressé pour chaque gisement. Nous devons faire observer à ce propos qu'il importe de découvrir exactement les conditions de la découverte et l'origine des objets, et nous estimons qu'il convient toujours de distinguer les pièces recueillies par nous-même ou sous nos yeux, de celles qui ont été trouvées par d'autres et dans des conditions que nous n'avons pas pu contrôler. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'objet perd la plus grande partie de sa valeur, quand l'origine n'en n'est pas scrupuleusement établie. Nous nous sommes toujours assujetti à la règle que nous vous proposons, et qui, dans l'intérêt général, nous paraît devoir être scrupuleusement observée*» (Vasseur 1904, 19-20).

Quant aux collections, Vasseur recommande de recueillir tous les fragments sans discriminations esthétiques, souhait qui ne sera malheureusement pas mieux suivi que les autres !

La *S.A.P.* n'est pas une institution isolée dans le monde savant : en 1909, elle correspond avec pas moins de 87 sociétés réparties dans toute la France, dont 12 en Provence. Elle s'affiche aussi à l'occasion de manifestations publiques tel le *Congrès d'Anthropologie et d'Archéologie Préhistoriques* de Monaco, pour lequel elle organise une petite exposition à Marseille, dans les locaux du *Museum d'Histoire Naturelle* où « 12 collections particulières », celles de plusieurs sociétés¹³, sont pour la première fois rassemblées. La même année, en 1906, elle se lie à d'autres associations locales pour organiser à Marseille le *Congrès des Sociétés Savantes de Provence*, première manifestation du genre qui se déroule dans le cadre de l'*Exposition coloniale*, à l'intérieur du Grand Palais central du Prado. Sous le regard de F. Mistral, « l'incarnation vivante du génie provençal », plusieurs sections s'affairent pour affirmer la « vitalité de la petite patrie ». M. Clerc assure la présidence de celle consacrée à l'archéologie, accompagné d'H. de Gérin-Ricard, Arnaud d'Agnel et C. Cotte ; G. Vasseur est là, mais ne s'implique guère dans les débats. Trois questions sont à l'occasion proposées aux archéologues : l'inventaire des sépultures préromaines, celui des divinités indigènes et enfin, la description des monuments grecs du Sud-Est. En dehors des communications de C. Cotte sur les sépultures préromaines des Bouches-du-Rhône et de P. Goby sur un dolmen de Saint-Cézaire, les congressistes préféreront finalement s'intéresser à l'origine des grands peuples qui ont croisé l'histoire de la Provence (Ligures, Ibéro-Ligures, Sémites...). Passée cette année riche en manifestations, la *S.A.P.* se montrera plus discrète dans sa fonction d'émulation, mais sera toujours présente au deuxième Congrès, tenu trois ans plus tard en Arles.

Il n'est pas indifférent de remarquer que l'époque de la fondation de la *S.A.P.* est aussi celle de la *Société Préhistorique de France (S.P.F.)*. Si l'on en croit les principaux animateurs de cette dernière (E. Rivière, P. Raymond), le moment était particulièrement opportun, les recherches préhistoriques connaissant un essor sans précédent, alors que la spécialisation des sciences devenait inévitable. Le *Bulletin* de la *S.P.F.* a connu dès sa création un franc succès : les 360 pages éditées la première année, ni les suivantes, ne démentent les intuitions des fondateurs. Du fait de sa localisation centrale à Paris, cette institution s'est placée, non seulement comme un lieu de transmission, d'échanges et de centralisation de l'information sur la Préhistoire, mais également comme un véritable moteur

de la recherche, suscitant des enquêtes et des communications sur des questions mises à l'ordre du jour, progressivement transmises par un rapporteur nommé pour l'occasion. Ainsi, un premier questionnaire fut-il lancé sur « la signification des menhirs », les contributions et les débats s'échelonnant au fil des bulletins. Un tel programme ne pouvait évidemment être rempli par la modeste *S.A.P.* qui ne disposait pas des effectifs suffisants pour l'accomplir, ni sans doute du goût très peu partagé pour les questions générales. Le très pratique *Manuel de recherches préhistoriques* publié en 1906 par la *S.P.F.* constitue un exemple des possibilités éditoriales offertes par ce changement d'échelle, à propos d'un corpus de méthodes que l'on trouve déjà évoquées dans le discours inaugural du Président de la petite société marseillaise.

G. Vasseur ne s'est rallié que tardivement à l'équipe des préhistoriens de la *S.P.F.*, admis comme nouveau membre en janvier 1909 par l'intermédiaire d'A. Guébbard. Il ne livrera finalement aucune publication au *Bulletin*, n'assistera qu'à un seul congrès, celui d'Autun en 1907, principalement en tant que représentant de la *S.A.P.* Faut-il voir là son renoncement à toute ambition nationale et sa préférence accordée aux dossiers qu'il connaît bien, pour lesquels il dispose de tous les moyens de publication ?

4. L'origine de Marseille en guise de conclusion.

À côté des fouilles exceptionnelles de G. Vasseur, les ramassages occasionnels et les grattages superficiels se poursuivent en Provence, sans que des relevés graphiques ou des indications précises ne soient publiées¹⁴. Les récoltes parfois se mélangent, surtout dans la besace de l'abbé Arnaud d'Agnel qui, aussi bien à Saint-Marcel (Marseille) qu'à Vitrolles, mais encore à l'île de Riou avec le Dr. Capitan (Vayson de Pradenne 1932), aboutit à des résultats sensationnels mais faussés par de frauduleuses confusions. Plus que tout autre, G. Vasseur a été affecté par ces offenses faites à la Science ; voilà pourquoi, à l'occasion de la publication de ses fouilles du Fort Saint-Jean, réclame-t-il une attention particulière aux problèmes d'authenticité : désormais, insiste-t-il, « il est nécessaire de présenter notre travail dans des conditions qui ne puissent laisser l'ombre d'un doute parmi les esprits aujourd'hui troublés » (Vasseur 1910a, 422). Ainsi le lecteur disposera-t-il pour la première fois de plans de sondages et de relevés topographiques précis.

Les fouilles entreprises à l'emplacement d'une caserne en construction sont des travaux préventifs avant la lettre. Ils donnent surtout à G. Vasseur l'occasion de poursuivre ses études céramologiques, toujours sous les conseils éclairés

rés – et parfois erronés – d'E. Pottier, les tessons découverts à Marseille se retrouvant régulièrement sur le bureau parisien de ce dernier pour être comparés à des exemplaires conservés au Louvre. Mais le livre que G. Vasseur fait éditer en 1914 n'est pas seulement une analyse précise du mobilier exhumé et une présentation de tessons longuement décrits (fig. 5), faisant en outre l'objet de magnifiques planches photographiques – parfois en couleur –, et permettant surtout un résumé de toute l'histoire commerciale de la cité. *L'origine de Marseille* est aussi un bilan sur le contexte de la colonisation phocéenne, la chronologie de la fondation, l'évaluation du développement de la cité et la caractérisation de l'environnement indigène. Au total, cet ouvrage de près de 300 pages procède à un exposé détaillé, avec de très longues citations à l'appui, de toutes les découvertes archéologiques et des hypothèses jusqu'à cette date émises et relatives à ces quatre points. Mais les datations trop hautes retenues pour le plus ancien mobilier importé (deuxième moitié du VII^e s. av. J.-C.) et la sous estimation du peuplement indigène contemporain, le mènent sur une mauvaise piste, si bien qu'aujourd'hui plus personne ne suit les thèses du probe géologue. Même si l'on ne croit plus à une première fondation ionienne en Gaule précédant du coup la rencontre plus méridionale des Phocéens avec le peuple de Tartessos, même s'il est impossible d'admettre que la présence grecque a en quelque sorte aimanté le peuplement protohistorique, reste cependant la publication rigoureuse, inédite pour la région, du contexte et des découvertes mobilières (Villard 1960, 3) – et, de surcroît, un précieux outil pour les études historiographiques.

En 1915, cet ouvrage à la construction si peu académique, mêlant inventaires céramiques locaux et nationaux, observations dispersées faites à l'occasion de la construction d'un égout ou de la démolition d'un vieux quartier et interprétations historiques hardies (siège de Marseille par César, colonisation grecque ancienne et en deux phases), fut évidemment salué comme un travail utile et novateur, propre à susciter de nouvelles recherches au moment même où son rédacteur disparaissait. Les principales critiques ont concerné son usage de la chronologie céramique, sur laquelle une grande partie de l'édifice reposait : selon E. Pottier, le fidèle compagnon d'identification, G. Vasseur avait tendance à privilégier les dates les plus hautes pour les tessons, négligeant les durées d'utilisation inhérentes à chaque production (Pottier 1915, 387). M. Clerc, dont les thèses sur l'histoire de Marseille se voyaient contestées, ajoutait que la présence d'intermédiaires commerciaux pouvait à son tour différer la distribution des dites céramiques ; et, dans un champ plus éloigné de ses compétences propres – la Pré-

histoire et la Protohistoire –, combien il était imprudent de tirer argument de l'absence de vestiges reconnus, en supposant que la région était vide de population au moment de la fondation de Marseille (Clerc 1915).

Mais *L'origine de Marseille* n'est pas le testament scientifique de G. Vasseur, lequel envisageait, avant de mourir subitement – certains disent que la rédaction de l'ouvrage de 1914 l'avait épuisé –, de terminer son étude de Teste-Nègre et son approche de l'« *industrie ligure* ». On peut parier que l'intègre savant aurait corrigé ses excès chronologiques, qui ne sont peut-être d'ailleurs dus qu'à une assimilation un peu trop rapide des tessons à des *fossiles* (Vasseur 1914c, 4), évidemment sans « profondeur » sociale. Mais se serait-il gardé de trop vouloir coller aux événements historiques, telle l'incontournable campagne militaire de *Sextius Calvinus* de 124 av. J.-C., comme tant d'autres l'ont fait avant et après lui¹⁵ ?

Pour considérer autrement le destin si singulier de ce géologue gagné à la Protohistoire, on peut se livrer à un rapide examen comparatif à partir de la biographie de deux autres chercheurs quasi contemporains, connus de G. Vasseur et pour lesquels on dispose maintenant d'une abondante documentation publiée.

Le premier est M. Deydier (1845-1920), qui lui aussi s'est adonné à la géologie avant de s'intéresser aux autels romains et aux silex préhistoriques (Müller *et alii* 2005). Cependant, tout ce que ce notaire du Vaucluse a entrepris a été fait en dilettante, à la manière des antiquaires et des collectionneurs du XIX^e s., utilisant ses propres ressources financières et son temps libre, allant même jusqu'à employer des prospecteurs pour progresser dans ses recherches. Mais cet érudit local n'en a pas moins appliqué très tôt les méthodes rigoureuses de la stratigraphie à ses fouilles de la grotte des Peyrards (1901) et des Baumes de la Lave (1902) ; il s'est en outre lié dès le départ à ces pionniers qui ont fait la *Société Préhistorique de France*, a participé activement à la plupart des congrès, ce que G. Vasseur ne fera, lui, que sur la pointe des pieds. Il n'y a cependant pas chez M. Deydier cette dévotion typique des savants de la Troisième République envers la science, ses méthodes et ses procédures de validation qui animent tant G. Vasseur ; reste cette curiosité envers les choses du passé et du présent – il était également journaliste –, ce qui n'est pas rien tout de même.

Le second, bien plus célèbre, est J. Déchelette (1862-1914) qui, lui aussi, a pu bénéficier de facilités financières, doublées d'un important capital culturel : il était en effet l'hé-



■ 5 La céramique, planche extraite de *L'Origine de Marseille*.

ritier d'une grande famille du textile implantée à Roanne et en outre, le neveu de J. G. Bulliot, lequel avait identifié Bibracte et reçu de Napoléon III une coquette somme pour y poursuivre des fouilles (Binetruy 1994). Intégré très tôt dans le tissu des sociétés savantes (*La Diana, Société Eduenne*), il se verra confier la direction du musée local, et n'aura de cesse d'en enrichir les collections et d'en publier l'inventaire. Les nombreux voyages qu'il est amené à faire en France et à l'étranger, souvent pour des raisons professionnelles, sont pour lui l'occasion de visiter musées et collègues, et ainsi, de nourrir de fructueuses comparaisons qui alimenteront plus tard le célèbre *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine* (1908-1914). Sans sous estimer les qualités propres

de J. Déchelette en matière de synthèse, et encore moins sa liberté d'esprit et son aptitude à recevoir la contradiction, il faut bien reconnaître que cette disponibilité et cette mobilité ont été des atouts dont n'a pas bénéficié G. Vasseur, moins voyageur, d'un caractère plus entier et menant deux activités de front, à un niveau bien loin de l'amateurisme. Voilà sans doute pourquoi cet archéologue provençal ne figure dans le « panthéon » de l'Archéologie.

PHILIPPE BOISSINOT

Maître de Conférences

EHESS, CRPPM/UMR5608 TRACES

39, allées Jules Guesde, 31000 TOULOUSE

Notes de commentaire

Remerciements : à G. J. Aillaud et L.-F. Gantès qui ont bien voulu répondre à mes demandes de renseignements et me confirmer tous deux que les archives personnelles de G. Vasseur n'avaient toujours pas été retrouvées. Depuis cette enquête, nous avons eu accès à la correspondance passive de Déchelette, laquelle contient quelques lettres signées de Vasseur que nous analyserons dans un autre travail (PCR Déchelette dirigé par S. Péré-Noguès).

1. Il fait cependant l'objet d'une courte note dans le *Dictionnaire des Marseillais* récemment édité par l'Académie de Marseille (2005, 345) ainsi que dans un ouvrage collectif consacré à l'histoire des découvertes scientifiques dans la ville de Marseille (Aillaud 2002b).
2. L'examen récent des découvertes par L.-F. Gantès permet maintenant de situer la mise en place de la nécropole du Bassin du Carénage à la fin de la période classique, soit plus d'un siècle avant les dates proposées par G. Vasseur (Rothé, Treziny 2005, 659).
3. Dans son discours inaugural à la *S.A.P.*, G. Vasseur expose sa conception des liens entre géologie et archéologie qui sont «*comme deux sœurs de la grande famille des sciences*» : «*Par l'étude des temps préhistoriques, elles sont soudées l'une à l'autre, elles se confondent même sans qu'il soit possible de délimiter le domaine propre à chacune d'elles. En outre la méthode usitée en géologie s'applique à tel point aux fouilles archéologiques qu'elle constitue pour ces recherches une base fondamentale. Dans ces dernières années, nous avons eu l'occasion d'appliquer nous mêmes cette méthode à l'examen des couches du Baou-Roux, qui renferment les débris des industries grecque et ligure et les résultats que nous avons obtenus, nous ont permis de penser que nous pourrions être de quelque utilité à la science archéologique*» (Vasseur 1904, 16). Il fait en outre jouer aux restes de poterie «*le rôle que remplissent en géologie les fossiles dits caractéristiques*» (Vasseur 1904, 19).
4. Ce secteur s'est révélé extraordinairement complexe du point de vue stratigraphique : dans le sondage initial *a* réalisé en 1980, nous avons pu dénombrer pas moins de 23 couches sur une épaisseur de 1,8 m (Boissinot 1984, fig. 3).
5. Il se livre à propos des remblais à une analyse fine faisant intervenir ses connaissances sur les coquilles marines qui auraient pu séjourner dans l'ancien Lacydon – travail comparable à celui déjà effectué pour le Baou-Roux – et sur les travaux menés dans le secteur par Vauban. Il déduit de ses observations une origine probable et une chronologie pour les terres rapportés (Vasseur 1914, 22-23), solide travail d'argumentation qui ne jurerait pas dans un rapport de diagnostic actuel.
6. Ce mobilier récemment étudié par L.-Fr. Gantès doit maintenant être attribué à une période plus courte, le début du VI^e s. exclusivement (*in* Rothé, Treziny 2005, 310-312).
7. Le terme date de 1910 et correspond à un adjectif circulant depuis le dernier quart du XIX^e s., officiellement depuis sa publication au *Journal Officiel* le 5 avril 1877 (*Le Robert*).
8. Voilà ce que l'auteur propose pour l'identification de ces sites : «*On reconnaît les habitats [celto-Liguriens] à leur situation sur les sommets les plus escarpés ; aux murs à pierre sèche dont ils sont entourés et qui en encombre l'enceinte ; aux poteries en terre noire, tendres, friables, fabriquées à la main et non au tour de potier, semées de grains de quartz, souvent*

décorées des lignes ou de stries tracées à l'ébauchoir, qu'on retrouve en abondance dans ces enceintes» (Gilles 1876, 5-7). Il associe à cela d'autres arguments comme la présence d'une chapelle du XI^e s. dans le voisinage et l'existence de pèlerinages perpétués dans les lieux, que l'on ne retiendra pas évidemment.

9. Pour être plus précis, mentionnons que J. Répelin distingue toutefois un niveau inférieur rattaché au Campignien.
10. Le problème de la céramique grise estampée (aujourd'hui *D.S.P.*) a occupé une grande place dans les débats. C'est J. Déchelette qui le premier propose une date tardive ; il le signale dès la publication de l'ouvrage de G. Vasseur (Déchelette 1904a), mais également à l'occasion de la publication des fouilles de La Tourette à Marseille (Déchelette 1904b). Rétrospectivement, on peut dire que les arguments étaient bons, mais on sera plus réservé sur l'attribution ethnique (région du Danube) que propose l'auteur. Il voyait en effet dans cette technique céramique une survivance des traditions industrielles celtiques dans les régions germaniques.
11. La réception de cet article reste cependant quelque peu sous évaluée par ses contemporains. Dans *L'anthropologie*, E. Cartailhac paraphrase quelques unes des conclusions en s'attardant sur quelques détails, comme la hache polie découverte en stratigraphie (Cartailhac 1904). Dans les colonnes de la *Revue Archéologique*, J. Déchelette, tout en reconnaissant la qualité de la publication, se montre relativement dubitatif, notamment sur les produits «*les plus typiques de l'industrie ligure*» (Déchelette 1904) ; il donne sa position quant aux céramiques grises estampées qui sont pour lui assurément d'origine wisigothique, mais sans cependant en tirer toutes les conséquences pour la chronologie du site. En dépit de cette froide réception académique, l'article de Vasseur sera régulièrement cité dans toutes les bibliographies de cette première moitié du XX^e s. et le Baou-Roux gardera longtemps le statut de site de référence (Pottier 1917, 30).
12. Vasseur dira cependant en 1909, à l'occasion de la polémique engagée avec M. Clerc : à Teste Nègre «*je n'ai jamais employé qu'une ou deux personnes dans mes fouilles et suis le troisième ouvrier*».
13. Signalons que parmi les missions de la *S.A.P.* figure également la création d'une collection archéologique. La Société a en outre contribué à l'installation d'un Musée communal à Saint-Cyr-les-Lèques.
14. Avant que Gérin-Ricard n'entreprenne ses fouilles à Roquepertuse, il n'y a finalement guère que deux sites celto-ligures qui ont été correctement fouillés et publiés, tous deux sous la responsabilité de G. Vasseur. La topographie du site, le déroulement des fouilles, la stratigraphie et l'inventaire (plus ou moins exhaustif) du mobilier font désormais l'objet de développements séparés, qui ne sont plus noyés dans un discours interprétatif déjà prêt. Parallèlement à ces exemples, on continue de fouiller en vidant des cases, dans le cas favorable où l'ossature de l'habitat n'est pas emportée avec la pioche. Ainsi le Pain de Sucre (maintenant, le Verduron près de l'Estaque), découvert suite à un défrichement, est-il exploré par le sculpteur Stanislas Clastrier, case après case, sans souci de stratigraphie. En bon dessinateur, il publiera cependant régulièrement ses plans et laissera des carnets de notes tout à fait remarquables, qui dénotent un sens de l'observation rare pour l'époque (Bernard 2000).
15. L'exemple le plus célèbre est celui de Roquepertuse attribué par erreur à cette campagne ; il en est de même pour la phase finale d'Entremont.

Références bibliographiques

- N.B. : par souci d'exhaustivité, toutes les publications archéologiques de G. Vasseur sont mentionnées ici, ainsi que les nécrologies, même si le texte de cet article ne s'y réfère pas précisément.
- Aillaud 2002a** : AILLAUD (G. J.) – Les expositions coloniales de 1906 et 1922. In : *Marseille. 2600 ans de découvertes scientifiques*, Marseille. Publications de l'Université de Provence, 2002, vol. II, p. 343-349.
- Aillaud 2002b** : AILLAUD (G. J.) – Gaston Vasseur, archéologue et préhistorien. In : *Marseille. 2600 ans de découvertes scientifiques*, Marseille. Publications de l'Université de Provence, 2002, vol. III, p. 303-309.
- Arcelin-Pradelle 1984** : ARCELIN-PRADELLE (C.) – *La céramique grise monochrome en Provence*. Paris, De Boccard (suppl. 10 à la *RAN*), 171 p.
- Bargès 1847** : BARGES (J.-J.-L.) – *Temple de Baal à Marseille ou Grande inscription phénicienne découverte dans cette ville dans le courant de l'année 1845, expliquée et accompagnée d'observations critiques et historiques*. Paris, 1847, 103 p.
- Bernard 2000** : BERNARD (L.) – L'habitat préromain du Verduron. In CHAUSSE-RIE-LAPREE (J.) dir. – *Le temps des Gaulois en Provence*, 2000, p. 158-160.
- Barthère 1915** : BARTHERE (F.) – La céramique indigène sur le plateau de l'Emyrne (Madagascar). *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 22, 1915, p. 74-85.
- Binetruy 1994** : BINETRUY (M.-S.) – *Joseph Déchelette*. Lyon, LUGD, 1994, 222 p.
- Blayac 1917** : BLAYAC (J.) – Notice nécrologique sur Gaston Vasseur. *Bulletin de la Société géologique de France*, 4^e série, XVI, 1917, p. 249-285.
- Berniolle 1915** : BERNIOLLE (J.-B.) – L'œuvre archéologique de Gaston Vasseur. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 22, 1915, p. 108-120.
- Boissinot 1984** : BOISSINOT (P.) – Les constructions en terre sur l'oppidum du Baou-Roux (Bouc-Bel-Air, Bouches-du-Rhône). *DocAMérid.*, 7, 1984, p. 76-96.
- Boissinot 1993** : BOISSINOT (P.) – *Archéologie de l'habitat protohistorique. Quelques points méthodologiques (historiographie et épistémologie) examinés à partir de la fouille d'une agglomération de la périphérie massaliète*. Thèse de doctorat de l'EHESS, Toulouse, 1993, 2 vol., 738 p.
- Boissinot 2003** : BOISSINOT (P.) – L'invention du village celto-ligure. Les régimes de croyance dans les productions savantes provençales des XVII-XX^e siècles. *Revue Archéologique de l'Ouest*, supplément n 10, 2003, p. 381-386.
- Boissinot 2005** : BOISSINOT (P.) – Le pays des Ségobriges? La Protohistoire du Bassin de Marseille. In : ROTHE (M.-P.), TREZINY (H.) dir. – *Marseille et ses alentours*. Carte Archéologique de la Gaule, 13/3, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2005, p. 117-140.
- Boissinot 2006** : BOISSINOT (P.) – Bouc-Bel-Air. In : MOCCI (F.), NIN (N.) dir. – Aix-en-Provence, Carte Archéologique de la Gaule, Aix-en-Provence. Pays d'Aix. Val de Durance, 13/4, Paris, 2006, p. 515-529.
- Bottin 1892** : BOTTIN (C.) – *Mémoire sur le Camp celto-ligure et romain de la Courtine*. Draguignan, 1892, 20 p.
- Bouche 1664** : BOUCHE (H.) – *La chorographie ou description de la Provence et l'histoire chronologique du même pays, Aix-en-Provence*, 1664, 2 vol.
- Boule 1915** : BOULE (M.) – Nécrologie. Gaston Vasseur. *L'Anthropologie*, 26, 1915, p. 587-588.
- Brun 1999** : BRUN (J.-P.) – *Le Var. Carte Archéologique de la Gaule. 83/1*, Paris, 1999, 2 vol.
- Cartailhac 1904** : CARTAILHAC (E.) – G. Vasseur. Note préliminaire sur l'industrie ligure (poteries et silex taillés) en Provence au temps de la colonie grecque (notice bibliographique). *L'Anthropologie*, 15, 1904, p. 77-79.
- Castanier 1893** : CASTANIER (P.) – *Histoire de la Provence dans l'Antiquité*, tome 1. Marseille, 1893, 295 p.
- Castanier 1896** : CASTANIER (P.) – *Histoire de la Provence dans l'Antiquité*, tome 2. Marseille, 1896.
- Cazalis de Fondouce 1873** : CAZALIS DE FONDOUNCE (P.) – *Allées couvertes de la Provence*. Paris, 1873.
- Chaillan 1917** : CHAILLAN (M.) – L'oppidum de Teste-Nègre aux Pennes-Mirabeau d'après les découvertes et les restitutions de Gaston Vasseur. *Annales de la faculté des sciences de Marseille*, XXIV, fasc. II, 1917, p. 33-53.
- Chaline 1998** : CHALINE (J.-P.) – *Sociabilité et érudition : les sociétés savantes en France, XIX^e-XX^e siècles*. Paris, éd. C.T.H.S., 1998 (2^e éd.), 270 p.
- Clerc 1895** : CLERC (M.) – *Leçon d'ouverture à la chaire départementale d'histoire de la Provence*. Aix-en-Provence, 1895.
- Clerc 1901** : CLERC (M.) – Les Ligures dans la région de Marseille. *R. H. P.*, 1, 1901, p. 1-69.
- Clerc 1909** : CLERC (M.) – Notes de voyages. *RevEtAnc*, 11, 1909, p. 53-68.
- Clerc 1915** : CLERC (M.) – G. Vasseur. L'origine de Marseille (notice bibliographique). *RevEtAnc*, 1915.
- Clerc 1916** : CLERC (M.) – *Aquae-Sextiae. Histoire d'Aix-en-Provence dans l'antiquité*, Aix-en-Provence, 1916, 576 p.
- Clerc, Arnaud d'Agnel 1904** : CLERC (M.) et ARNAUD D'AGNEL (G.) – *Découvertes archéologiques à Marseille*. Marseille, 1904, 11 p.
- Cohen, Hublin 1989** : COHEN (C.), HUBLIN (J.-J.) – *Boucher de Perthes. Les origines romantiques de la Préhistoire*. Paris, Belin, 1989, 272 p.
- Courtin 1974** : COURTIN (J.) – *Le Néolithique de la Provence*. Paris, Klincksieck, 1974, 359 p.
- Déchelette 1904a** : DECHELETTE (J.) – G. Vasseur. Note préliminaire sur l'industrie ligure (poteries et silex taillés) en Provence au temps de la colonie grecque (notice bibliographique). *Revue Archéologique*, 4^e série, tome III, 1904, p. 180-181.
- Déchelette 1904b** : DECHELETTE (J.) – M. Clerc et G. Arnaud d'Agnel. Découvertes archéologiques à Marseille (notice bibliographique). *Revue Archéologique*, 4^e série, tome III, 1904, p. 181-183.
- Déchelette 1914** : DECHELETTE (J.) – *Manuel d'archéologie préhistorique, celte et gallo-romaine*, tome 3. Paris, Picard, 1914.
- Delcor 1990** : DELCOR (M.) – Le tarif dit de Marseille (CIS I, 165). Aspects du système sacrificiel punique. *Semetica*, 38, 1990.
- Escalon de Fonton 1956** : ESCALON DE FONTON (M.) – *Préhistoire de la Basse-Provence. Etat d'avancement des recherches en 1951*. Préhistoire, XII, 1956, 162 p.

- Fauris de St-Vincent 1819:** FAURIS DE SAINT VINCENT – *Mémoire sur quelques découvertes faites auprès d'Aix en 1817, lu à la Société Académique d'Aix*. Aix-en-Provence, 1819.
- Fournier 1897:** FOURNIER (E.) – Les cavernes des environs de Marseille. *Mémoires de la Société de spéléologie*, I, 9, 1897, p. 233-299.
- Fournier, Repelin 1901:** FOURNIER (E.), REPELIN (J.) – *Recherches sur le préhistorique de la Basse-Provence*. Marseille, 1901.
- Froehner 1892:** FROEHNER (W.) – *Musée de Marseille. Catalogue des Antiquités grecques et romaines*. Paris, 1897, 379 p.
- Gantès 1977:** GANTES (L.-F.) – *L'oppidum pré-romain de la Teste-Nègre aux Pennes-Mirabeau*. Maîtrise d'Histoire, Aix-en-Provence, 1977, 125 p.
- Gilles 1876:** GILLES (I.) – *Marseille depuis trois mille ans, celtique, grecque et chrétienne*. Draguignan, 1876.
- Gilles 1904:** GILLES (I.) – *Le Pays d'Aix*. Avignon-Marseille, 1904, 165 p.
- Gran-Aymerich 2001:** GRAN-AYMERICH (E.) – *Dictionnaire biographique d'archéologie. 1789-1945*. Paris, éd. du C.N.R.S., 2001, 741 p.
- Joret 1906:** JORET (C.) – Découvertes de M. Vasseur. *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1906, p. 205-206.
- Marion 1867:** MARION (A.-F.) – Premières observations sur l'ancienneté de l'homme dans le département des Bouches-du-Rhône. In: *Congrès scientifique de France* (Aix 1866), p. 357 –
- Müller et alii 2005:** MULLER (A.) et alii – *Marc Deydier (1845-1920)*, 2005.
- Pottier 1896:** POTTIER (E.) – *Musée du Louvre. Catalogue des vases antiques de terre cuite. Première partie: les origines*. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1896,
- Pottier 1915:** POTTIER (E.) – G. Vasseur. L'origine de Marseille (notice bibliographique). *Revue Archéologique*, 5^e série, tome II, 1915, p. 386-387.
- Pottier 1917:** POTTIER (E.) – À la mémoire de Gaston Vasseur. *Annales de la faculté des sciences de Marseille*, XXIV, 1917, p.29-32.
- Reinach 1915:** REINACH (S.) – C.-G. Vasseur (notice nécrologique). *Revue Archéologique*, 5^e série, tome II, 1915, p. 376.
- Roguet 1832:** ROGUET – Note sur le camp romain nommé le Pain de munition dans la plaine de Pourrières, près d'Aix-en-Provence. *Mémoires de la société nationale des Antiquaires de France*, 1832.
- Répin 1916:** REPELIN (J.) – Notice sur la vie et les travaux de G. Vasseur. *Annales de la faculté des sciences de Marseille*, XXIV, fasc. I, 1916, p.
- Rothé, Tréziny 2005:** ROTHE (M.-P.), TRÉZINY (H.) dir. – *Marseille et ses alentours. Carte Archéologique de la Gaule, 13/3*, Paris, 2005, 925 p.
- Saurel 1877-1878:** SAUREL (A.) – *Dictionnaire des villes, villages et hameaux du département des Bouches-du-Rhône*. Marseille, 1877-1878, 2 vol.
- Tennevin 1972:** TENNEVIN (J.-P.) – *Le Baou-Roux*. Association des amis d'Entremont et du Pays d'Aix antique, 1972, 51 p.
- Tiran 1840:** TIRAN (M.) – Etude d'un camp retranché aux environs de la ville d'Aix (Bouches-du-Rhône) et nouvelles recherches sur les travaux militaires, les marches et les combats de C. Marius, dans la guerre contre les Teutons. *Mémoires de la société nationale des Antiquaires de France*, 15, 1840, p. 1-60.
- Vasseur 1891:** VASSEUR (G.) – Sur l'origine de l'inscription phénicienne de Marseille. *Congrès de l'A.F.A.S.*, Marseille, 1891, p.
- Vasseur 1903:** VASSEUR (G.) – Note préliminaire sur l'industrie ligure (poteries et silex taillés) en Provence au temps de la colonie grecque. *Annales de la faculté des sciences de Marseille*, XIII, fasc. 3, 1903, p. 1-129.
- Vasseur 1904:** VASSEUR (G.) – Discours d'inauguration. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 1, 1904, p. 15-22.
- Vasseur 1905:** VASSEUR (G.) – Observations relatives à une note de M. Rouzaud sur la nécropole ancienne de Montlaurès (près Narbonne) et le vase grec qui fut découvert en 1864. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 5, 1905, p. 57-63.
- Vasseur 1906a:** VASSEUR (G.) – Communication sur de nouvelles fouilles en Provence. *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1906, p. 205.
- Vasseur 1906b:** VASSEUR (G.) – Les poteries usuelles grecques et indigènes en Provence aux III^e et II^e siècles avant notre ère. In: *Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*. Monaco, 1906, p. 303-313.
- Vasseur 1907a:** VASSEUR (G.) – Sur une variété de céramique estampée. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 8, 1907, p. 26-31.
- Vasseur 1907b:** VASSEUR (G.) – La céramique ibérique pseudo-mycénienne aux environs d'Arles. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 9, 1907, p. 54-57.
- Vasseur 1907c:** VASSEUR (G.) – La poterie indigène dans les garrigues de l'Hérault, aux IV^e et III^e siècles avant notre ère. In: *Congrès des Sociétés Savantes*. Montpellier, 1907, p.??
- Vasseur 1908:** VASSEUR (G.) – Sur l'extension dans le Gard, de la céramique indigène de Provence appartenant à la période hellénique. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 12, 1908, p. 38-43.
- Vasseur 1909a:** VASSEUR (G.) – Réponse à une critique des fouilles exécutées à la Teste Nègre. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 13, 1909, p. 103-112.
- Vasseur 1909b:** VASSEUR (G.) – Découverte d'une station de l'âge du Bronze à Puylobier (B.-du-Rh.). *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 14, 1909, p. 126-132.
- Vasseur 1910a:** VASSEUR (G.) – Résultats des fouilles archéologiques exécutées à Marseille dans le fort Saint-Jean. *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1910, p. 422-438.
- Vasseur 1910b:** VASSEUR (G.) – Fouilles faites à Marseille dans l'enceinte du fort Saint-Jean. *Revue Archéologique*, 16, 4^e série, fasc. 2, 1910, p. 102.
- Vasseur 1910c:** VASSEUR (G.) – Fouilles à Marseille. *L'Homme Préhistorique*, 8, 1910, p. 284.
- Vasseur 1911a:** VASSEUR (G.) – Nouvelles découvertes et observations relatives à Massalia. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 17, 1911, p. 207-218.
- Vasseur 1911b:** VASSEUR (G.) – Les vases géométriques dits du bassin du Carénage à Marseille. *C. R. de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 380-386.
- Vasseur 1911c:** VASSEUR (G.) – Une mine de cuivre exploitée à l'âge du Bronze

dans les garrigues de l'Hérault, aux environs de Cabrières. *L'anthropologie*, XXII, 1911, p. 413-420.

Vasseur 1914a : VASSEUR (G.) – Sur l'oppidum de Saint-Pierre de Vence (Mont-Menu) près Eyguières (B.-du-Rh.). *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 21, 1914, p. 17-22.

Vasseur 1914b : VASSEUR (G.) – Au sujet d'une découverte faite en 1905 au Castellat de Vitrolles (B.-du-Rh.) d'un vase en terre renfermant de nombreuses oboles marseillaises. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 21, 1914, p. 44-47.

Vasseur 1914c : VASSEUR (G.) – *L'origine de Marseille. Fondation des premiers comptoirs ioniens vers le milieu du VII^e siècle. Résultats des fouilles archéologiques exécutées à Marseille dans le fort Saint-Jean.* (Annales du Musée d'Histoire Naturelle de Marseille, XIII), Marseille, Moullot Fils aîné, 1914, 284 p.

Vasseur 1916† : VASSEUR (G.) – Note sur l'origine de l'inscription phénicienne de Marseille. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 23, 1916 (1917), p. 180-182.

Vasseur 1921† : VASSEUR (G.) – Sur l'origine de l'inscription phénicienne de Marseille. Note préliminaire. *Annales de la Faculté des sciences de Marseille*, 2^e série, I, 1921, p. 215-224.

Vasseur, Repelin 1904 : VASSEUR (G.), REPELIN (M.) – Découverte de la céramique estampée (rouelles et palmettes) dans un abri sous roche des environs de Marseille. *Bulletin de la Société Archéologique de Provence*, 3, 1904, p. 83-87.

Vayson de Pradenne 1993 : VAYSON DE PRADENNE (A.) – *Les fraudes en archéologie préhistorique avec quelques exemples de comparaison en archéologie générale et sciences naturelles (présenté par P.-P. Bonenfant)*, Grenoble, Jérôme Million, 1993, 512 p. (réédition de l'ouvrage de 1932).

Villard 1960 : VILLARD (F.) – *La céramique grecque de Marseille (VI^e-IV^e s.). Essai d'histoire économique.* Paris (BEFAR 195), 1960, 177 p.

Villeneuve-Bargemon 1821-1829 : VILLENEUVE-BARGEMON (C.) – *Statistique du département des Bouches-du-Rhône.* Marseille, 1921-1829, 4 vol.

